

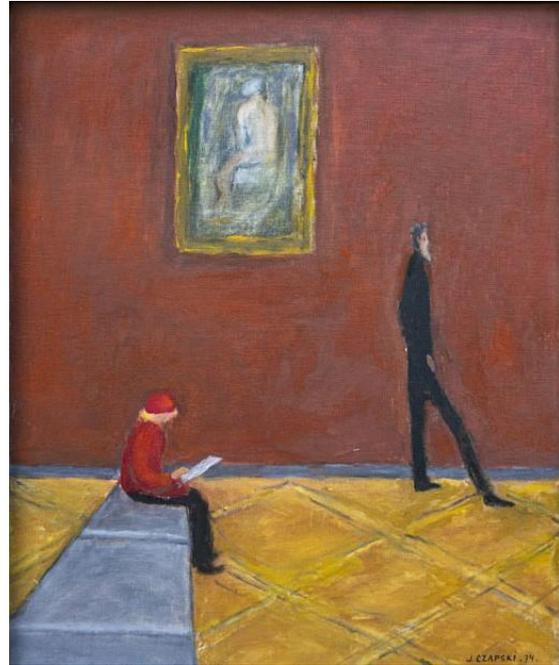
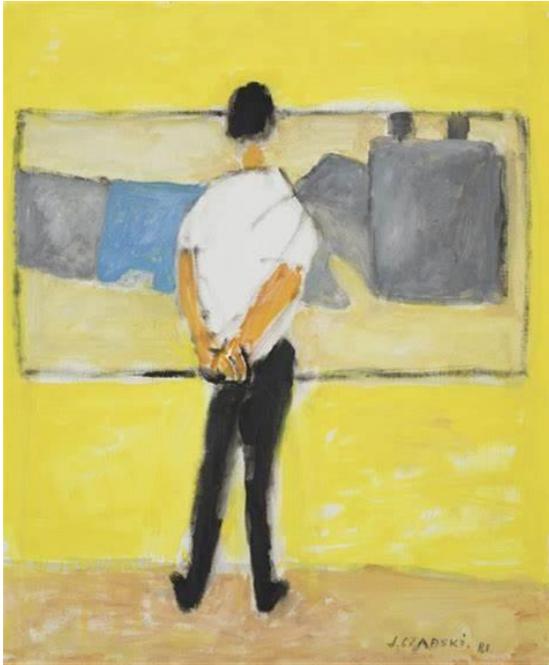
Le Chat Murr

Kater Murr « ...un chat doué d'esprit, de raison et de griffes acérées » (E.T.A. Hoffmann)

LE BLOC-NOTES D'UN LECTEUR ENTHOUSIASTE N° 63

Dominique Hoizey 60, rue des Moissons 51100 Reims <http://lechatmurr.eklablog.com/>
JUILLET-AOÛT 2021 ISSN 2431-1979

INVITATION AU MUSÉE



Peintre, Joseph Czapski (1896-1993)¹, promenait son chevalet dans les musées. Ici, devant un tableau de Nicolas de Staël ; là, au Louvre. Comme lui, j'aime les musées, mais comme je ne suis pas peintre, je me contente de voir et de mettre des mots sur les couleurs. Je suis comme le jeune homme de la présente toile peinte par Joseph Czapski en 1981. Je contemple, je médite. L'art est une religion dont les musées sont les temples. L'historien Krzysztof Pomian souligne dans un livre récent que priver la société de musée, « c'est lui signifier son arrêt de mort et susciter, par conséquent, une résistance, voire une révolte² ». On ne peut plus aujourd'hui parler des musées comme le faisait, il y a un siècle, le poète Paul Valéry : « Suis-je venu m'instruire, ou chercher mon enchantement, ou bien remplir un devoir et satisfaire aux convenances ? Ou encore, ne serait-ce point un exercice d'espèce particulière que cette promenade bizarrement entravée par des beautés, et déviée à chaque instant par ces chefs-d'œuvre de droite et de gauche, entre lesquels il faut se conduire comme un ivrogne entre les comptoirs ?³ »

Un après-midi avec Manet au musée d'Orsay

LIRE PAGES 2-3

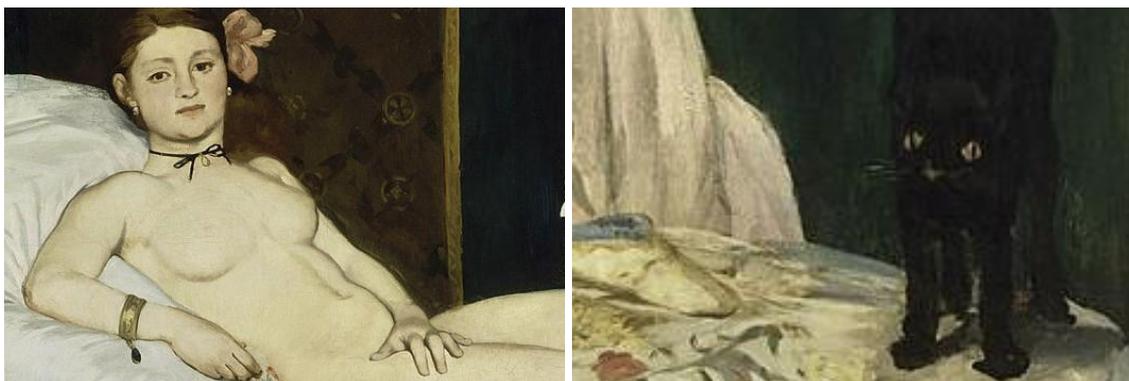
Prosper Mérimée et Léonard de Vinci

LIRE PAGE 4

Un après-midi avec Manet au musée d'Orsay



« On rit dès le seuil avant d'avoir vu une seule toile. Et on se bouscule aux guichets pour entrer plus vite, pour participer enfin à ce rire immense qui emplit le vaisseau du palais de l'Industrie – et pour se hâter vers *Le Bain* de Manet, ce *Déjeuner sur l'herbe*, comme la foule, goguenarde, l'a d'emblée désigné et comme, à présent, tout le monde l'appelle, qui, au fond de la dernière salle, occasionne les attroupements les plus compacts, les rires les plus bruyants, le plus extraordinaire tapage que tableau ait à aucune époque suscité.⁴ » Les rieurs de 1863 étaient loin de penser qu'ils avaient devant eux un tableau qui inaugurerait – je cite encore Henri Perruchot – « une ère toute nouvelle de la peinture⁵ ». Je me revois il y a quelques mois devant *Le Déjeuner sur l'herbe* au cours d'un après-midi parisien consacré à Édouard Manet. Une femme, nue, me regarde en souriant. Un romancier de notre temps, Marc Pautrel, écrit magnifiquement qu'« elle semble étonnée de découvrir qu'elle va surprendre le monde. Elle est l'éclaircie.⁶ » Un autre regard m'attire. Celui d'*Olympia*. Elle aussi est nue, allongée, « heureuse d'attendre⁷ ». Ce n'est pas moi qu'elle attend. Je ne l'intéresse pas, mais je l'aime bien avec son petit chat noir.



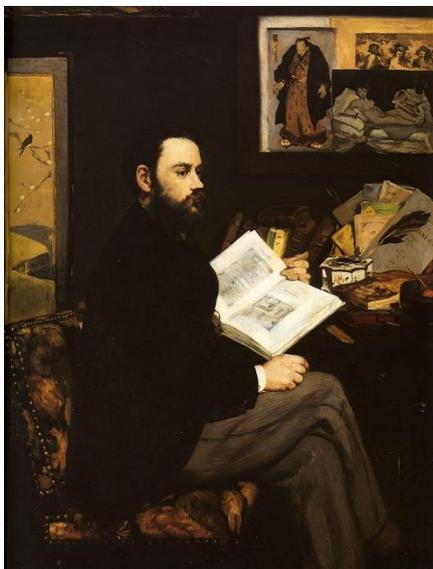
Ces deux femmes ont un seul et même nom, Victorine Meurent (1844-1927), modèle et...peintre. Alain Le Ninèze en évoque le souvenir sous la forme d'un journal qu'elle aurait tenu de 1862 à 1872. « Mon intention, en écrivant ce journal, est de raconter les moments que je passe auprès d'Édouard, car je sais qu'ils ne dureront pas...⁸ » C'est plaisant à lire, et l'envie vous prend vite de vous laisser une fois encore surprendre par Manet qui nous attend au musée d'Orsay en compagnie de Berthe Morisot, d'Émile Zola et de Stéphane Mallarmé dont je ne me lasse pas d'admirer les portraits.

Sous la plume d'Alain Le Ninèze, Victorine Meurent ne se montre pas amène avec Berthe Morisot : « Avec ses lèvres sensuelles et finement ciselées, ses grands yeux sombres qui lui donnent un regard à la fois rêveur et mélancolique, Berthe Morisot a tout de la femme fatale.⁹ » On la comprend en poursuivant la lecture de son journal : « J'ai été détrônée par Berthe. Et j'en éprouve de la tristesse.¹⁰ » Elle me plaît bien avec son bouquet de violettes. Quel regard ! « Il est en lui-même une énigme et ressemble à un gouffre », écrit Dominique Bona. Oui, et « il y a du feu dans ces pupilles, [...] un feu qui brûle en dedans et communique au-dehors, malgré une grande réserve, beaucoup d'ardeur, beaucoup d'intensité.¹¹ »



Berthe Morisot au bouquet de violettes
Musée d'Orsay

Si je donne à Manet une grande place dans mon musée imaginaire, c'est que ses tableaux, « après un siècle et demi, nous donnent toujours matière à penser¹² ». Son portrait de Stéphane Mallarmé m'aide à comprendre le poète, car sans aller jusqu'à juger comme Jules Renard qu'il est « intraduisible, même en français¹³ », il m'arrive en le lisant d'éprouver, comme Philippe Jaccottet, « comme un manque d'air¹⁴ ». Plus je le regarde, et plus je pense – une remarque que j'emprunte à Marc Pautrel – qu'un poète « fait ce qu'il veut du langage¹⁵ ».



Émile Zola et Stéphane Mallarmé par Édouard Manet
Musée d'Orsay

1. Eric Karpeles, *Joseph Czapski, Les Éditions Noir sur Blanc*, 2020. 2. Krzysztof Pomian, *Le musée, une histoire mondiale I. Du trésor au musée*, Gallimard, 2020, p. 9. 3. Paul Valéry, « Le problème des musées » (1923), *Œuvres*, tome II, Bibliothèque de la Pléiade, 1960, p. 1291. 4. Henri Perruchot, *Manet*, 1959, p. 130-131. 5. *Ibid.*, p. 134. 6. Marc Pautrel, *Le peuple de Manet*, Gallimard, 2021, p. 88. 7. *Ibid.*, p. 90. 8. Alain Le Ninèze, *La femme moderne selon Manet*, HD ateliers henry dougier, 2021, p. 7. 9. *Ibid.*, p. 87. 10. *Ibid.*, p. 88. 11. Dominique Bona, *Berthe Morisot*, Grasset, 2000, p. 10. 12. Alain Le Ninèze, *op. cit.*, p. 105. 13. Jules Renard, *Journal 1887-1910*, Bibliothèque de la Pléiade, 1965, p. 475. 14. Philippe Jaccottet, *Carnets 1980-1994*, in *Œuvres*, Bibliothèque de la Pléiade, 2014, p. 884. 15. Marc Pautrel, *op. cit.*, p. 142.

Prosper Mérimée et Léonard de Vinci

La nouvelle de Prosper Mérimée, *Il Vicolo di Madama Lucrezia*, n'est pas la plus connue, mais un historien de l'art a au moins deux bonnes raisons de s'intéresser à cette page de l'auteur de *Carmen*. Il y a d'abord ce « portrait en miniature d'une fort jolie femme, la tête poudrée et couronnée de lierre, avec une peau de tigre sur l'épaule¹ ». Il s'agit de la *Bacchante* peinte par le père de l'écrivain, Léonor Mérimée (1757-1836), peintre et professeur de dessin. Le tableau a disparu, mais on peut s'en faire une idée, « tableau de boudoir, aux chaires couleur de rose² », grâce au burin réalisé d'après une autre toile, *L'Innocence nourrissant un serpent*, détruite en 1871 dans l'incendie de l'appartement parisien de Prosper Mérimée. Poursuivons notre lecture de la nouvelle de Prosper Mérimée. Nous sommes chez la marquise Aldobrandi. L'œil du visiteur est immédiatement attiré par le portrait d'une femme qui se révèle être celui d'une certaine Lucrece :



Dame de la cour de Milan
Musée du Louvre

Je distinguai tout d'abord un portrait de femme qui me parut être un Léonard de Vinci [...]. C'était bien évidemment un portrait, non une tête de fantaisie, car on n'invente pas de ces physionomies-là : une belle femme avec les lèvres un peu grosses, les sourcils presque joints, le regard altier et caressant tout à la fois. Dans le fond, on voyait son écusson surmonté d'une couronne ducale. Mais ce qui me frappa le plus, c'est que le costume, à la poudre près, était le même que celui de la bacchante de mon père. Je tenais encore le portrait à la main quand la marquise entra.

« Juste comme son père ! s'écria-t-elle en s'avançant vers moi. Ah ! les Français ! les Français ! À peine arrivé, et déjà il s'empare de *Madame Lucrece*. »³

Prosper Mérimée, inspecteur des monuments historiques, avait peut-être en tête le portrait d'une dame de la cour de Milan, longtemps connu sous le nom de *La Belle Ferronnière*, et il n'ignorait pas qu'il avait été identifié, grâce à un poème retrouvé en 1796 dans les carnets de Léonard de Vinci, comme étant celui de Lucrezia Crivelli, dame d'honneur de Béatrice d'Este, et maîtresse de Ludovic le More : « La dame a nom Lucrece et les dieux la comblèrent de leurs dons. La beauté des formes lui fut impartie, Léonard la peignit, le More l'aima – l'un le plus grand des peintres, l'autre, des princes.⁴ »

1. Prosper Mérimée, *Il Vicolo di Madama Lucrezia*, in *Romans et nouvelles*, édition établie par Jean Maillon et Pierre Salomon, Bibliothèque de la Pléiade, 1978, p. 1009. 2. G. Pinet, *Léonor Mérimée*, Librairie H. Champion, 1913. 3. Prosper Mérimée, *op. cit.*, p. 1010. 4. Poème attribué à Antonio Tebaldeo (né en 1463) in Léonard de Vinci, *Carnets*, Quarto/Gallimard, 2019, p. 1212.

La passion de peindre s'est toujours montrée semblable à celle de vivre et de faire vivre, par les autres et pour les autres. L'artiste veut entendre, comprendre et être entendu, compris. Il se montre et il montre le monde.

Paul Éluard